**Extrait : « Comment la vie peut-elle se faire pardonner ? ».** *La nuit sauvage*, Albin Michel 1995, pp.115-117

*SDF depuis peu de temps, il (l'homme), erre sans but dans le quartier Saint Paul, à Paris.*

Fruits, légumes, viandes, poissons, brocante, fripes, mercerie ; des magasins bourrés jusqu'à la gueule se soulagent sur les trottoirs, au milieu de la chaussée où, piétinant dans les ordures, on manque à chaque pas de s’étaler pendant que, d’éventaire en éventaire, les marchands interpellent le passant à tue-tête et font monter, s’enfler, s’exaspérer un brouhaha qui sortirait d’une tour de Babel pour une fois hissée jusqu'au zénith et toute couronnée de sa rumeur comme d’un chant céleste.

Chant entendu par quelques-uns dans le plus reculé des trous, il faut croire, puisqu’à l’évidence on ne se presse qu’entre hères accourus des quatre coins de la terre. Dans cette bousculade, il s'en trouve un pourtant, un qui, soucieux de se frayer un chemin à travers l'énorme encombrement à la force du poignet, du genou, de l'épaule, ne réalise pas en revanche qu'on le tire par le pan de la veste depuis plusieurs minutes.

Ces discrètes secousses se font néanmoins assez insistantes pour qu'à la fin il se retourne. Vivement alors, un garçon d'une douzaine d'années lui glisse un billet dans la main. Un noiraud qui, ayant fait cela, lui barre la route et reste à le fixer avec des yeux de bouquetin.

L'homme considère sa paume ouverte et, plié au milieu, le carré de papier, sans avoir l'air de comprendre. Puis, toujours perplexe, il reporte sa curiosité sur l'enfant. Et l'enfant lui-même, surpris par cette impotence, entame une explication par signes. L'homme semble occupé à observer surtout ces doigts qui parlent et le gringalet qui s'en sert : pantalon élimé, tee-shirt déteint, maigre sans être malingre, une rage de vivre lui consumant les yeux, – lequel met bientôt fin à sa démonstration.

Du coup, il (l'homme) déplie le papier et peut lire : « Je suis un Réfugié roumain. Je n'ai pas de Parents. Je n'ai pas d'Argent. J'ai Faim. »

Mais au moment où il avance la main vers sa poche, d'où que sorte le jeune énergumène, une voix rugit depuis un étal de légumes :

– Veux-tu te sauver, sale petit voyou ! Il ne fait que rôder dans les parages et voler. Je l'ai vu ! Gare à toi ! D'ici que j'appelle la police, il n'y aura pas loin !

Il (l'homme) n'a que le temps de jeter un regard au Torquemada, et le noiraud n'est plus, n'a jamais été, volatilisé !

Son bout de papier marqué de plis lui est resté dans la main. Il relit : « Je suis un Réfugié... »

Qui lui rédigera un autre billet ? Comment la vie peut-elle se faire pardonner ?